

François Bayrou, son livre de combat

Vision. Il publie « Résolution française » (L'Observatoire). Et si c'était son credo pour 2017 ? Extraits et confessions.

On l'avait laissé en Cassandra prophétisant la crise de la dette puis répétant à l'envi : « Je vous l'avais bien dit ! » ; on le retrouve, à la veille d'une nouvelle échéance, moins obsédé par les finances publiques et surtout plus optimiste sur l'avenir du pays. Bayrou a changé, Pau l'a changé ! Si ses échecs électoraux l'ont blessé – il avoue avoir été parfois « triste » de voir les siens le quitter –, jamais il n'a été « découragé ». Le Béarnais se dit toujours habité par « une sorte de joie sauvage » qui lui donne envie de « gravir les montagnes ». Et de se présenter à la présidentielle pour la quatrième fois ? « Je ne l'exclus pas », confie-t-il au *Point*. Mais, avant de se décider (mi-ou fin février), celui qui avait misé sur le rassemblement avec Alain Juppé veut étudier le paysage politique. Fillon, à ses yeux, s'entête en ne parlant pas à tous les Français. Concernant Macron, le centriste note que certaines de ses idées trouvent un écho chez son cadet. Avec sa « Résolution française », Bayrou veut peser sur cette campagne : quelques idées simples, assure-t-il, peuvent donner à la France un nouvel élan ■ ÉMILIE TREVERT



« Résolution française », de François Bayrou (L'Observatoire, 324 p., 16,90 €). A noter qu'il s'agit du tout premier livre publié par les éditions de L'Observatoire, dirigées par Muriel Beyer.

Sortir de la dépression

Quand les choses vont mal trop longtemps, vient toujours un moment où l'on se lasse de la lassitude elle-même. Pour la France, ce moment s'approche !

Ce n'est pas un peuple qui va se suicider, pas un peuple qui va se perdre. Il va envoyer sa dépression par-dessus les moulins. C'est son réveil qu'il va décider.

En d'autres temps, il ferait des révolutions violentes, manière de s'ouvrir un chemin à coups de serpe ou de machette, de mettre à bas ce qui était en haut, sans trop d'illusions. Il ne serait pas vraiment dupe, bien sûr. On sait bien, quand on est un peuple avec un tel passé, on sait bien comment marche l'histoire. On ne se laisse pas prendre aux apparences, y compris de sa propre révolte, on sait bien que l'injustice, c'est comme la mauvaise herbe, ça revient toujours. On sait bien que ça tourne rarement au

bénéfice du peuple d'en bas, qui pourtant le mériterait. Mais au moins tout le monde comprendrait que rien ne serait plus comme avant. Seulement, les révolutions violentes ne sont plus de saison. (...)

Mais il demeure que la dépression sans issue, le mal de vivre, ça va un moment. Et après, d'autres forces se lèvent. Un matin, c'est là, ça se fait sentir, l'envie de vivre, « au creux des reins », chantait Barbara. C'est vieux comme l'humanité, cette alternance. Puissance de vie contre puissance de mort, Eros contre Thanatos, disait Freud.

Le monde ne nous va pas très bien, soit ! Le monde comme il va depuis trop longtemps, sans but, en tout cas sans but qui nous entraîne, ce monde nous gave. Mais tout lassés que nous soyons, vient un matin où il faut se lever, secouer le gris des nuits trop longues, regarder les enfants et se mettre à marcher pour eux et avec eux. Même avec le monde tel qu'il est, tout bancal que nous le connaissions, en espérant le redresser en cours de route. Un fragile qui marche va toujours plus loin qu'un fort qui reste assis.

Ce moment est venu : nos résolutions sont prises. Il convient de boucler notre sac, de ne pas oublier la boussole et la carte. (...)

Cassandra, c'est fini

Je sais bien que j'ai parfois ressemblé à Cassandra, qui prédit toujours les malheurs qui vont advenir, mais que l'on n'écoute jamais. Le don de prophétie, c'était Apollon qui le lui avait accordé pour la séduire, et qui, dépité parce qu'elle n'avait pas voulu de lui, l'avait condamnée à n'être jamais crue quand elle annoncerait la vérité. Qu'on se rassure : jamais aucun dieu ni aucune déesse ne m'a fait la cour. Mais c'est vrai qu'il est fréquent pour qui voit à peu près juste de n'être point entendu. Fréquent, et désagréable.

Le modèle social n'est pas une charge

Nous avons une force que nous sous-estimons : notre modèle de société solidaire. L'expression

« Qu'on se rassure : jamais aucun dieu ni aucune déesse ne m'a fait la cour. »



« modèle social » a été déviée de son sens, elle est devenue synonyme d'assistance. Or notre solidarité est bien plus large. Elle touche à l'éducation, elle touche à l'aménagement du territoire, aux grands équipements publics, à la culture.

Dans le monde anxio-gène, risqué, où nous vivons, cette solidarité que l'on voudrait nous présenter d'abord comme une charge, nous pouvons la regarder d'abord comme une chance.

Elle est une part de notre identité, et elle est une part de l'image de la France dans le monde. Or, pour un grand pays, une telle image est un atout.

Le monde va devenir si dur que les peuples de la planète vont chercher des repères qui permettent d'approprier la vie et de garantir son humanité.

Notre modèle solidaire, qui mérite d'être adapté, assoupli, équilibré, peut devenir une référence universelle. Il suffit que nous le défendions.

Optimiste. François Bayrou au siège du MoDem, à Paris. « Les Français ne sont pas du tout résignés, assure-t-il. Ils veulent une vision d'espoir et qu'on leur dise concrètement comment sortir du marasme. »

Promesses illusoires

Je ne crois pas, je n'ai jamais cru et je crois moins que jamais à la « réforme » imposée à la schlague. Les télévisions d'information en continu, la puissance des réseaux sociaux, l'omniprésence d'Internet, tout cela ruine à l'avance la croyance naïve dont les candidats sont si prodigues: « Nous l'imposerons parce que nous aurons tout dit avant pour tout faire après ! » Cette phrase était déjà un mantra de Nicolas Sarkozy en 2007. On a vu ce qu'on a vu, c'est-à-dire pas grand-chose. Et François Hollande a rencontré les mêmes écueils. Il avait promis la renégociation du traité européen, les 75 % d'impôts sur le revenu pour les plus favorisés et, en cours de route, la déchéance de nationalité pour plaire à la droite. Tout cela, le réel et l'opinion l'ont ramené au rang des promesses illusoires.

Et d'avoir la majorité parlementaire n'y change rien. Ce n'est pas dans les Assemblées que les ■■■



■■■ majorités se décident, c'est dans le sentiment populaire, au fil des sondages et des émissions de télévision.

Qui voudra contraindre, même s'il fait le matamore, perdra à coup sûr.

Seul peut faire bouger le pays celui qui décide de convaincre. Et non pas seulement de convaincre le jour des élections ou pendant la campagne qui prépare le scrutin, mais de convaincre jour après jour, de créer avec le peuple citoyen une osmose, une confiance, une compréhension pédagogique et civique. C'est ainsi que les temps nouveaux exigent qu'on croie à ce qu'on marmonne comme une litanie, dans le texte même de notre Constitution : « gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple ». Nous serons forcés d'y venir. Cela impose de ne faire que des promesses mesurées. Et d'abord parce que le peuple citoyen ne vote pas pour des promesses, comme le croient les naïfs, ou en tout cas il vote beaucoup moins pour les promesses que les candidats le croient ! Le peuple citoyen vote, en tout cas à la présidentielle, pour des visages et des personnalités, pour des femmes et des hommes, pour des personnes avec leur caractère, la sympathie qu'ils dégagent, l'énergie que l'on sent en eux. (...)

Je plaide contre l'illusion de la brutalité dans l'exercice du pouvoir, contre le mythe du grand soir, et au contraire pour des changements décisifs mais progressifs, préparés et expliqués. L'exaltation de la brutalité, c'est le refrain des campagnes électorales, c'est le temps des promesses pour flatter le badaud. Mais lorsque vient le temps de l'action, c'est un handicap insurmontable. (...)

Thatcher ou l'indifférence implacable

Ceux qui se délectent des annonces de grand soir et de rupture perpétuelle, ceux-là ne comprennent pas

Elu de terrain. Le maire de Pau, venu présenter ses vœux au club de pétanque de la ville, le 20 janvier.

que c'est long à construire, un pays. Vite fait de le casser, mais si long à remettre debout. Ils ne comprennent pas qu'il est indispensable de convaincre pour entraîner, convaincre au long cours, partager les raisons de l'action qu'on propose, infatigablement expliquer pour conduire. Que cela est indispensable, et que cela est respectueux. Respectueux, efficace, juste et beau.

Je sais bien que régulièrement, plus ou moins, on nous vend le retour de Thatcher. Mais qu'on veuille bien se souvenir que Margaret Thatcher, c'était il y a trente ans, que les médias n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui et qu'en particulier Internet n'existait pas, avec sa double capacité d'information et de mobilisation instantanées. J'affirme qu'aujourd'hui aucun gouvernement dans le monde ne pourrait laisser mourir froidement des militants irlandais en grève de la faim. Et franchement, qu'on m'entende bien, pour moi cela n'est pas une faiblesse, c'est un progrès.

Cette indifférence implacable, ce n'est pas ce que je souhaiterais pour mon pays et pour le pays de mes enfants ! Ajoutons que l'Angleterre, traditionnellement et plus que nous ne le sommes, c'est un pays de classes sociales imperméables. L'éducation ne mélange pas, la vie ne mélange pas. Chacun chez soi, chacun dans sa classe. On est formé dans l'enseignement ultraprivé, ultraonéreux, qu'ironiquement on nomme public schools, dès l'instant qu'on appartient aux classes dirigeantes ou qui aspirent à le devenir. Entre soi. (...)

Nous, la France, depuis la Révolution (et tout ne fut pas idéal dans la Révolution), nous, c'est juste le contraire ! Nous sommes unitaires, unitaristes, je ne sais pas comment le dire, fans d'unité nationale, nostalgiques du temps où l'enseignement public nous réunissait et nous donnait notre chance. Nostalgiques à juste titre ■